

SI TOUT LE MONDE EST COUPABLE,
ALORS PERSONNE NE L'EST

Stéphane Jordans

Si tout le monde est coupable,
alors personne ne l'est

Thriller

Du même auteur (texte en français) :

Happy house, publié chez IGGYBOOK en juin 2018

La disparition de Charles S., publié chez BOOKELIS en 2021
(titre original: *Happiness is a warm gun in your hand*)

Au mal une fois fait, il n'est pas de remède, publié chez BOOKELIS
en octobre 2021

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : xxx-xx-xxx-xxxx-x

© Stéphane Jordans

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Tutti colpevoli, nessuno colpevole,¹

1 – Si tout le monde est coupable, personne n'est coupable

Cette histoire est une fiction inspirée de faits réels.

PROLOGUE

PALERME – 1980

Il est midi. Un samedi ordinaire du mois de juillet. Comme chaque jour de marché, il y a foule devant l'église. Les retardataires se dépêchent de faire leurs courses sous un soleil de plomb, zigzaguant entre les arbres et les parasols pour profiter de quelques secondes d'ombre.

Suffocants sous la chaleur torride de l'été, certains s'aspergent d'eau à la fontaine de la place principale.

Soudain, les cloches retentissent. Assourdissantes.

À cette heure-ci, elles auraient dû célébrer le mariage de deux jeunes gens, natifs de la ville, s'ils n'avaient soudain vu leur vie basculer dans l'enfer d'un carnage sans précédent :

Quelques heures auparavant, le jeune homme avait succombé à un terrible «accident» et avait été tué sur le coup. Il se rendait à l'église pour régler les derniers détails avant la cérémonie. Il voulait que tout soit parfait. Des hommes armés, tout en noir, surgis de nulle part, avaient ouvert le feu sur lui, sans sommation, sans un mot. Une fusillade en pleine rue comme il y en avait parfois. Un règlement de comptes. Un de plus. Un de trop.

En apprenant cette terrible nouvelle, sa jeune promise avait hurlé sa douleur au monde entier :

— Bande de salopards. Vous avez tué un innocent. Vous m'entendez, un innocent ! Je vous maudis. Allez brûler en enfer. Bande de pourris. Je vais vous dénoncer, vous... Il était mon meilleur ami, mon âme sœur, nous partagions tout depuis notre plus tendre enfance. On était comme les deux doigts de la main, inséparables, amoureux depuis toujours. Je...

Et elle pleurait, pleurait encore, incapable de s'arrêter. Sa vie était foutue, foudroyée dans son jeune âge.

A quelques pas de là, une vingtaine de personnes suit solennellement, aux accents d'un chant funèbre, un cercueil porté par six hommes

en noir, jeunes et vieux. Les pères, frères et amis de la famille. Compte tenu de la chaleur estivale, l'enterrement devra être rapide.

Juste derrière, deux femmes, accompagnées d'une petite fille galopant à côté d'elles dans une jolie robe fleurie. La « future veuve » est vêtue de noir, tandis que l'autre femme porte une robe beige classique, mais chic, en lin, achetée spécialement pour le mariage de sa sœur transformé depuis en un enterrement impensable.

La procession se dirige vers l'entrée de l'Église. Des hommes qui les croisent retirent respectueusement leur chapeau et gardent la tête baissée.

La jeune femme en noir les salue tout en chuchotant à l'autre, en serrant les dents :

— Ils me l'ont tué. Ces ordures ont tué mon Adriano.

— Oh, Rita. Je suis tellement désolée. C'est si...

— Et dire que l'on devait se marier aujourd'hui-même... Cela aurait dû être le plus beau jour de notre vie. C'est injuste... mais je te promets, petite sœur, oui, je te le jure, je me vengerai. Dieu m'est témoin. Il y en a marre. Ça ne finira donc jamais !

Une voiture surgit à toute allure sur la place, renversant plusieurs passants et fonce droit sur elles.

La Guilietta rouge freine brutalement, faisant crisser ses pneus sur l'asphalte.

Elles ont juste le temps d'apercevoir deux hommes à bord de la décapotable. L'un, assis à la place du passager, se lève, armé d'une kalachnikov et fait feu sans sommation.

En tête de la procession, les deux femmes et la fillette s'écroulent, sans vie.

Puis la voiture redémarre sur les chapeaux de roue.

La foule se reforme autour des corps qui sont prestement emmenés à l'intérieur de l'église.

À Palerme, rien ne surprend plus personne.

N'est-ce pas ainsi qu'ont été tués tous ceux qui s'opposaient aux Bartolonais ?

À commencer par Adriano, le fils d'un homme d'honneur qui avait juré de venger son père, assassiné quelque temps auparavant.

Un cercle vicieux dans lequel la vengeance engendre la vengeance.

Une rumeur court. Sur le fils d'un mafioso.

BIEN PLUS TARD

PARTIE 1

DISPARITIONS

PRÈS DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE – 2009

Cela fait plus de quatre heures que Laurent Samson conduit. Il commence à ressentir des signes de fatigue. Il cligne des yeux et bâille.

Plus qu'une demi-heure !

La camionnette blanche zigzague de droite à gauche. Heureusement, il n'y a personne derrière eux. Son attention n'est plus ce qu'elle était. Il n'a pas respecté la consigne de Bison futé ou de je ne sais qui de s'arrêter toutes les deux heures. Il voulait tracer. Arriver le plus vite possible et puis se poser.

L'organisation de la tournée a été un vrai casse-tête et les jours précédents ont été particulièrement éprouvants. Il a fallu faire face, à la dernière minute, à l'accident du travail d'une acrobate et à la démission inopinée d'une couturière. Et composer avec les sautes d'humeur d'Anthony.

Le matin même, Laurent et une partie de la troupe ont pris la route aux premières heures de l'aurore, après avoir laissé derrière eux le château de l'Isle Marine où ils s'étaient arrêtés, comme chaque année, pour profiter d'un mois de détente bien mérité.

Cela n'a pas empêché Laurent de travailler pour que tout soit prêt pour leur départ.

Ils ont tous hâte d'arriver.

Anaïs Derieux, assise à ses côtés, contemple ce bel archétype de mâle méditerranéen, grand, brun et athlétique, au front bombé et au nez busqué.

J'ai de la chance de l'avoir. Sans lui, on aurait mis la clef sous la porte depuis longtemps. Dire qu'il a tout quitté pour venir m'aider.

Elle sourit.

De sa vie d'avant, elle ne sait presque rien à part qu'il vivait à Deauville où il était policier. De sa famille? Sujet tabou. Il n'en parle jamais.

Ils ne sont que de simples associés dans l'affaire dont lui a hérité de son père, tandis qu'elle l'a recueillie dans la succession de son défunt mari, l'oncle de Laurent.

Par curiosité, Anaïs jette un œil dans le rétroviseur.

Derrière eux, se tenant la main, amoureusement, son fils, Anthony, bientôt majeur, beau comme un Dieu avec ses cheveux bruns et ses grands yeux verts, mais un Dieu sérieux au visage anguleux et fermé, colérique à ses heures, et Hélène, si pleine de vie et tellement mature pour son âge, 22 ans, qui ressemble à un ange venu du ciel avec ses longs cheveux blonds, sa silhouette parfaite et des jambes infinies et fuselées.

L'habitable embaume un parfum de fraise diffusé par un sapin en carton pendu au rétroviseur.

Soudain, son regard est attiré par une marque sur son visage. Elle se penche davantage sur le miroir, frotte et pâlit.

Mon Dieu, mais c'est quoi ça encore !

Un peu plus âgée que son neveu par alliance, qui a la trentaine bien sonnée, Anaïs est pourtant loin de faire son âge. Sans doute en raison de sa petite taille et de son physique élancé et athlétique.

Une ride. J'ai une ride !

D'un geste de la main, elle chasse de son esprit cette désagréable constatation et se tourne vers Laurent :

— Je ne t'ai jamais demandé. Tu ne regrettes pas toutes ces années dans la police, questionne Anaïs, curieuse.

— Pas le moins du monde. De toute manière, tu as besoin de moi.

— C'est certain, je n'aurais jamais pu gérer le cirque toute seule. Si tu ne m'avais pas rejointe pour reprendre le flambeau de ton père et de ton grand-père, on vendait. On a fait du bon travail. Tu peux être fier de toi : grâce à toi, le cirque renaît de ses cendres, alors qu'il était devenu un véritable gouffre financier sous perfusion. Et toi...

— C'est grâce à Father.

— C'est vrai, mais pas seulement, je t'assure.

Laurent lui sourit.

— Tu sais, je me suis vraiment demandé si j'en serais seulement capable. Je craignais de ne pas être à la hauteur.

— Tu ES Monsieur Loyal. Le DIRECTEUR du cirque.

Laurent hoche la tête en signe d'assentiment.

Non, je ne regrette pas d'avoir quitté Deauville ! Cela me permet de voyager, se dit Laurent en y repensant.

Pourtant, gérer un cirque n'est pas une mince affaire.

Mais il aime ce métier. Celui de ses ancêtres.

Une vraie passion qu'il avait longtemps enfouie.

— Eh, eh, nous y voilà, annonce-t-il enfin, ravi.

Anaïs s'étire. Elle reste muette, émerveillée par ce qu'elle découvre.

— Comme c'est beau ! s'enthousiasment les autres d'une seule voix, en découvrant les lieux à leur tour, à l'exception d'Anthony que rien ne touche, tandis qu'ils franchissent le portail en fer forgé d'une hauteur de près de trois mètres.

Ils roulent au pas sur une allée pavée, bordée de chaque côté de chênes centenaires.

Pour la première étape de la tournée, le cirque a choisi de s'installer dans le parc d'un château, à quelques kilomètres de Saint-Germain-en-Laye, en région parisienne. Un endroit bucolique, entouré de verdure, à l'écart de la ville et du bruit. Un petit coin de paradis.

Devant eux, apparaît un château à taille humaine avec un corps principal pourvu d'une aile en équerre et de deux tours opposées, le tout entouré d'un énorme parc boisé.

À peine la châtelaine avait-elle donné son accord qu'ils avaient fait le maximum de publicité autour de leur venue dans la région, espérant ainsi attirer beaucoup de monde pour la première étape de leur tournée.

— Magnifique ! renchérit avec enthousiasme Laurent.

— Le reste de la troupe va adorer. J'ai hâte que l'on soit tous là, s'impatiente Anaïs.

— Ils seront là dès demain soir. Ne t'inquiète pas.

— C'est sûr que ce n'est pas nous quatre qui allons monter le chapiteau, confirme Anthony.

— Father devrait être là avant l'ouverture des festivités, annonce Laurent.

— Pour mon mariage, tu veux dire, éclate de rire Anaïs.

— Maman, tu es vraiment sûre ? Il est quand même...

— Assez, Anthony. On en a déjà discuté.

D'un coup, l'atmosphère de la camionnette vient de se rafraîchir dangereusement. Les querelles entre mère et fils sont légendaires dans la troupe et créent toujours un sentiment de malaise.

Des cerisiers en fleurs apparaissent dans son champ de vision et son visage s'éclaire :

— Des Prunus Kanzan! J'adore. Ils viennent tout droit du Japon. C'est aussi très beau quand les pétales tombent sur le sol. On dirait un tapis de roses. J'adore. L'été, ils virent au vert, mais à l'automne, ils deviennent rouge orangé, c'est fabuleux.

— Merde! lâche Laurent se rapprochant du château.

— Waouh, c'est vraiment grandiose! s'exclame Hélène, les yeux écarquillés.

— On a l'impression d'être retourné des années en arrière. Regardez les gargouilles! Et cette dentelle de pierre! Plus jamais, on ne ferait ça de nos jours.

— La propriétaire m'avait vanté les merveilles de son joyau de la Renaissance française, mais je ne m'attendais pas à cette merveille. J'imaginai un truc vieux et décrépi. Elle n'a pas menti, ajoute Laurent, fasciné.

Au centre, en haut de l'escalier d'honneur donnant sur une entrée monumentale, ils l'aperçoivent qui leur fait un signe de la main.

Madame Michelle de Maintenant descend l'escalier avec la grâce d'une danseuse. Plutôt grande et élancée, ses cheveux bruns tirés en arrière en chignon, la cinquantaine déjà botoxée, elle arbore un visage émacié. Lorsqu'elle vient à leur rencontre, sa robe Liberty rose virevolte autour d'elle au rythme de ses pas.

La camionnette s'arrête devant elle.

— Tenez, je vous ai fait un plan, annonce-t-elle sans préambule. Le cirque pourra s'installer au fond du parc. Vous longez le lac et, tout au bout, vous êtes arrivés. Dana vous y attend.

— Merci. C'est très gentil à vous, Madame.

— Mimi. Vous pouvez m'appeler Mimi, c'est mon surnom. Je suis si heureuse de pouvoir faire plaisir à Father. C'est pour moi un véritable honneur de le servir. Il sera bien présent, n'est-ce pas? J'ai tellement hâte de le revoir. Il est si...

— Oui. Il doit officier à mon mariage, l'informe Anaïs, tout sourire.

— Oh, vous vous mariez? Comme c'est romantique! Félicitations.

— Merci.

Laurent et Anaïs la saluent et poursuivent leur chemin dans la direction indiquée sur le plan.

— Elle connaît donc Father? demande Hélène, curieuse.

— C'est une de ses disciples en effet. Elle l'adore. Pourtant, je t'assure que la négociation pour la location du parc a été rude. Elle était bien trop gourmande, mais tu connais Father?

Hélène hoche la tête en signe d'assentiment.

Laurent poursuit :

— Il lui a fait baisser son tarif de moitié. On s'en sort bien, malgré tout. Mais ça reste un échange de bons procédés, je peux te le garantir.

— Mais pourquoi? Father aurait très bien pu choisir un autre endroit que celui-là, demande Anthony, curieux.

— Eh bien, Father adore cet endroit. Depuis toujours. Il connaissait très bien feu Monsieur de Maintenant qui le lui laissait gratuitement, mais sa veuve est moins... arrangeante. Il faut la comprendre. Elle croule sous les dettes et elle doit réaliser d'importants travaux pour restaurer la toiture à l'identique. Tu sais, le château est inscrit aux Monuments historiques. Les propriétaires reçoivent des subventions, mais ils doivent aussi se conformer à des règles strictes et ça, ça coûte cher. Elle a donc accepté de nous recevoir, mais moyennant finances.

Ils longent le lac comme leur a indiqué la propriétaire et arrivent enfin devant une immense clairière. Là, au milieu, une jeune fille d'une vingtaine d'années, vêtue d'une combinaison en jeans semble les attendre. Quelques mèches brunes s'échappant de sa casquette lui donnent un air ingénu.

Les voyant arriver, elle s'avance vers eux, les mains dans les poches.

— Bonjour, je suis Dana. Madame m'a demandé de vous aider à vous installer. Nous avons une cabane qui a été aménagée pour vous accueillir. C'est dans la forêt. À 1 km.

Laurent lui fait signe et la jeune fille grimpe dans la camionnette. Elle les guide à travers les bois. Bientôt, ils découvrent une véritable maison de bûcheron, bien plus grande que la cabane qu'ils avaient imaginée.

— Et voilà, c'est là. Je vous fais visiter? propose-t-elle en sautant à terre.

Sous ses faux airs de petite maison dans la prairie, l'endroit est un mélange de chalet suisse et de cabane en bois, bucolique, agréable et vaste, et comprend trois chambres, une grande pièce commune avec

une belle cheminée, un bureau et une cave, le tout meublé simplement mais avec goût.

Ils sont agréablement surpris.

— Waouh, quel espace! Je verrais bien mon banc de musculation juste ici, annonce Anthony, tout en étirant son 1,85m.

— Tu n'en as pas besoin, tu es parfait, décrète Anaïs, sa mère.

— J'ai hâte d'essayer le lit, il a l'air très confortable, s'enthousiasme Laurent.

— Comme c'est joli! s'extasie Hélène, en écarquillant ses yeux bleus très clairs, presque transparents. Elle sourit à Anaïs, dévoilant des fossettes de chaque côté de ses joues,

Une fois qu'ils sont installés, Dana leur sert du cidre qu'elle avait mis au frais en prévision de leur arrivée, avec des tartines de pâté de lapin.

Trop heureux de pouvoir se désaltérer et se sustenter, ils acceptent avec plaisir, avant de s'effondrer dans les canapés disposés autour du feu, profitant enfin d'un moment de répit, rare dans leur quotidien.

— Alors, vous vivez dans un cirque, c'est vrai? interroge la jeune fille tout excitée. Ça doit être géant!

— Oui et non. On bouge beaucoup. On est toujours sur les routes. Mais pour rien au monde, je ne changerais de vie. On est une vraie famille, très unie, explique Hélène d'une voix calme et musicale.

Dana affiche un large sourire.

— Et on peut venir vous voir?

— Oui, le soir. Dans la journée, on répète.

— Madame a hâte, et moi aussi. Vous vous rendez compte, je ne suis jamais allée au cirque de ma vie. Ce serait une première. Y a des animaux?

— Plus, malheureusement, intervient Anthony qui se blottit contre Hélène.

— Vous en avez de la chance! J'aurais trop aimé... Ici, la seule distraction qu'il y ait, c'est un labyrinthe, si cela vous dit.

— Se perdre dans un labyrinthe, quelle bonne idée! murmure Anthony dans l'oreille d'Hélène qui fronce les sourcils.

— Je ne sais pas. Demain, les caravanes arrivent. Nous serons très occupés, tempère Anaïs tandis que Laurent s'assoupit.

— Vous allez monter le chapiteau? interroge Dana de plus en plus excitée.

— Entre autres, oui.

Le vent siffle à l'extérieur et Dana décide de les quitter.

— Je dois rentrer. Je vous laisse. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous m'appellez. Je serai au château. Tenez, je vous laisse mon numéro sur la table basse.

— Merci, Dana.

À peine la jeune fille est-elle partie qu'ils vont se coucher. Une rude journée les attend demain.

Tout en se dirigeant vers le château, Dana sourit. *Voilà. On y est. Surprise!*

— 2 —

L'HOMME — 1985

Devant la télévision, une bière à la main, l'Homme est vauté sur son canapé en cuir marron.

Il visionne une cassette vidéo prêtée par le Doc.

Quel bonheur ! Toute ma vie en sera à jamais transfigurée ! s'était-il dit la première fois qu'il avait vu le Doc :

Il l'entend encore prononcer ces mots d'une voix forte et mélodieuse :

— Nous devons inverser le déclin de la société, vivre en harmonie avec la nature, avec nous-mêmes. Je vous le dis, Dieu est grand, Dieu est avec nous, soyez bénis. Oubliez les drogues qui font de vous des animaux sans rêves, sans vie. Suivez-nous, nous vous montrerons le chemin du bonheur par l'épanouissement de vous-même. Nous formons une famille unie, bienveillante et réconfortante. Nous nous soutenons les uns et les autres. Nous nous aimons. Rejoignez-nous.

— Doc, Doc, scande la foule assise sur des bancs devant une estrade sur laquelle se tient un show-man en costume blanc pailleté, gesticulant et marchant de long en large pour être vu de tous, un micro à la main, qu'il fait disparaître et réapparaître à loisir.

*

* *

Le Doc, il l'avait rencontré dans un bar. Il l'avait trouvé singulier et intéressant. Il l'avait suivi comme on suit un sauveur potentiel. A l'entrée d'une crypte, celui-ci lui avait présenté Amanda, une jeune et jolie femme, qui l'a rejoint sur scène à présent et prend la parole :

— Certains d'entre vous nous connaissent et savent le bien que nous faisons autour de nous : nous guérissons les drogués, soignons les alcooliques, réinsérons les criminels et prenons soin de vous. Vous n'avez plus à vous inquiéter pour l'avenir. Nous sommes là. Votre salut

est entre nos mains. Pour cela, nous vous proposons de changer de vie. Comment? En nous rejoignant, tout simplement. Nous partagerons avec vous nos secrets pour vivre en harmonie avec la nature et en paix avec vous-même. Et si vous souffrez d'une maladie, nous la soignerons grâce à des médecines ancestrales et indolores qui ont fait leur preuve. Ayez confiance et l'avenir s'ouvrira enfin à vous.

Puis les lumières s'étaient éteintes et des bougies s'étaient allumées, les plongeant dans une semi-pénombre. Tout à coup, un visage féminin était apparu à la droite de Doc, comme suspendu dans l'espace.

L'allégresse de la foule lui avait alors saisi les tripes. Pour la première fois depuis longtemps, il avait le sentiment que quelque chose de bon allait enfin surgir.

Il avait même cru reconnaître le visage de sa propre femme dans ce miroir. Lui aussi, il aurait pu dire :

— C'est elle. Son esprit. On dirait qu'elle veut communiquer avec moi...

Il était fasciné, hypnotisé.

Doc s'était approché du miroir. On avait l'impression qu'il lui parlait.

Doc parle aux esprits !

Doc traduisait, et c'était si impressionnant! Il en avait l'estomac serré.

Qu'avait dit l'esprit? Ah oui!

— Un grand malheur va s'abattre sur la Terre. Une pandémie terrible qui va décimer la moitié de la planète. Nous devons nous protéger. Vivre en autarcie. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

La lumière était revenue et le visage de l'esprit s'était effacé et avait disparu.

Une dizaine d'individus en tenue religieuse étaient ensuite montés à leur tour sur l'estrade et avaient porté le Doc à bout de bras, comme s'il était une icône sacrée, tout en scandant :

— Rejoignez-nous. Nous saurons vous protéger.

L'Homme avait été si impressionné qu'il en était resté sans voix.

Toute cette foi, cette allégresse l'avaient bouleversé et transformé. Il voyait les autres spectateurs assis se lever et baiser les pieds du Doc.

Certains s'éclipsaient par une porte pour discuter personnellement avec le Doc, comme il l'apprendra plus tard et, subsidiairement, faire un don.

Il captait des bribes de conversations dans l'assemblée :

— Doc a un don incroyable. Je suis tellement émue. Je vibre à chaque mot qu'il prononce.

— Je suis en extase.

— Et moi donc ! Il est si...

À l'époque, il y a de cela deux ans environ, l'idée d'être totalement pris en charge lui paraissait un soulagement : plus de décisions à prendre, finie l'angoisse de rater quelque chose, terminée la peur de l'avenir.

C'était exactement ce dont j'avais besoin. Souffler.

Des chants s'étaient ensuite élevés dans la crypte, si harmonieux et si envoûtants qu'il en avait ressenti une sorte d'euphorie juvénile.

Quelle liesse !

Il rêve souvent de ce moment.

À la fin de la cérémonie, Amanda s'était présentée à lui.

— Cela vous intéresserait-il d'assister à l'une de nos séances ?

— Volontiers, je suis partant. lui avait-il répondu sans hésiter.

— Génial. Alors, pour commencer, vous allez suivre une thérapie personnelle pour développer votre potentiel et vous libérer de toutes les pressions. Je dois vous préciser que cela implique aussi d'observer un régime strict pour assainir le corps, le restructurer avec des exercices physiques. Vous assisterez également à des séances de méditation, des séminaires, des cures... Vous apprendrez à guérir les autres par imposition des mains. Vous verrez, dans six mois, vous serez un autre homme, croyez-moi. Vous ne vous reconnaîtrez pas.

Il était sorti de là boosté à fond, léger et euphorique. Il allait enfin jeter aux orties ses ennuis et ses souffrances.

Il allait enfin vivre. C'est du moins ce qu'il avait espéré !

Deux semaines plus tard, dans le bureau de Doc, il avait commencé à suivre des séances d'hypnose, le soir après son travail.

Avant la séance, il ne pouvait s'empêcher de regarder les photos de célébrités collées sur le mur, vantant les méthodes de la Congrégation.

— Ils ont tous suivi une cure de développement personnel et de méditation, et aujourd'hui ce sont nos plus parfaits ambassadeurs. Alors

comment était ta randonnée pour détoxifier ton corps? lui demande le Doc, tout sourire.

Randonnée d'une journée qu'il avait faite avec deux autres adeptes et un guide dans le silence et sans avaler le moindre morceau de nourriture. À peine était-il rentré chez lui qu'il s'était vautré sur son canapé et avait dormi d'une traite, lui qui ne dormait plus beaucoup.

— J'ai eu faim. Je ne suis pas habitué à jeûner.

— Je comprends mais tu as dû ressentir un bien-être, non? Une sorte de plénitude.

— Oui, c'est vrai. Je me suis senti plus léger, avait-il répondu en éclatant d'un rire sonore.

— Nous sommes là pour t'aider. Nous sommes une famille. Tu peux compter sur nous tous. S'il y a quoi que ce soit, je suis là, d'accord?

— D'accord.

Allongé sur un canapé en velours, il se laissait aller entre les mains du Doc :

— Le cerveau est un ordinateur qui est parasité par des émotions négatives. Il faut s'en débarrasser pour pouvoir vivre. Confie-les-moi et je les détruirai.

L'Homme estimait n'avoir rien à perdre et tout à y gagner, alors il s'était lancé :

— Voilà, il y a un homme que je hais profondément. Si je le retrouve, je le tue de mes propres mains. Je le jure. C'est un assassin. Une ordure de la pire espèce. Il a tué des êtres auxquels je tenais. Il...

— Ne laisse pas cette haine ronger ton cœur. Chasse-la... Compte avec moi. 2, 4, 8, continue.

— 16, 32...

— Tu le vois? Il est devant toi. Pardonne-lui.

— Non, je vais le tuer, je vais...

— Pardonne-lui. Tu dois lui pardonner. Il le faut. Pour retrouver la paix intérieure et sauver ton âme.

— Mais, je...

— Fais le. Dis-le-lui.

— Je te pardonne.

— Bien. Recommence.

— Je te pardonne.

— Parfait. Tu vas te réveiller maintenant. Je compte jusqu'à trois... La séance est finie pour aujourd'hui. Pour la communauté, je vais te demander 500 francs. Je te laisse rejoindre les autres pour ton cours de méditation. Demain, je t'invite à une retraite.

L'Homme avait senti passer les 500 francs mais il s'était dit que tout cela en valait bien la peine. Il se sentait mieux.

Il avait continué à se confier. Des dizaines de fois, et plus encore.

À chaque fois, il sortait de ces séances vidé, mais soulagé. Il rentrait chez lui et se couchait.

Au bout de six mois, le Doc lui avait dit :

— Je suis très fier de toi. Tu as bien progressé. Continuons.

Il avait jeté tous ses médicaments à la poubelle, comme Doc lui avait conseillé de le faire.

Doc lui plaisait. Il l'admirait, le vénérait. Jamais il ne manquait un de ses sermons ni ne contestait une de ses suggestions. Combien de séminaires avait-il faits au cours desquels il ne mangeait guère à sa faim ? Combien de cures ? Il ne s'en souvenait pas. Mais son portefeuille et son banquier, eux, le lui rappelaient souvent. Il refusait de les entendre.

Il était comme envoûté, soumis.

Si la phase d'approche et celle de séduction² ne lui avaient rien coûté, celle de la soumission s'était révélée un véritable gouffre financier. Toutes ses économies y étaient passées. Il s'était même endetté avec des prêts à la consommation.

Finalement, il avait été convoqué par le Doc lui-même :

— Voyons, voyons. Je suis fort ennuyé. Tu me dois tellement d'argent que la vente de ta maison ne suffirait pas à me rembourser. Alors, que proposes-tu ?

L'Homme ne savait que répondre.

C'est alors que Doc lui avait proposé un marché :

— Moi, je sais. Voilà, on essaie de m'empêcher de soulager les pauvres hères. Tu vas m'aider. J'ai besoin que tu récupères un dossier au tribunal.

— Mais, je ne peux pas, c'est illégal.

— Tu crois que c'est légal de vouloir me ruiner, me spolier de tout ? Regarde, observe tout le bien que nous faisons. Vois les témoignages de ceux que nous avons sauvés et qui nous vouent une reconnaissance

2 – Comment la détecter ? | MIVILUDES (interieur.gouv.fr)

éternelle. On veut nous nuire. On veut ma perte. Demande autour de toi, on me jalouse, on tente de voler mes secrets. J'ai peur pour ma vie, pour la vôtre aussi. Ces gens-là sont dangereux. On a affaire à une véritable mafia.

— Mais je,...

— Bien sûr, si tu préfères me rembourser...

*

* *

Acculé, il avait accepté. De voler, pour commencer, et puis...

DANS LE PARC D'UN CHÂTEAU
AUX ENVIRONS DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE – 2009

Le chapiteau trône fièrement à quelques mètres de la maison de bûcheron où Anaïs, Laurent, Hélène et Anthony ont établi leurs quartiers pour quelques jours.

Le jour J est enfin arrivé. Anaïs est aux anges.

Dans sa chambre située au fond de la maison, elle rit de bonheur, pleure d'émotion, danse, sautille. Ses grands yeux noisette brillent d'un brin d'espièglerie, malgré sa nervosité grandissante. Father lui a choisi un homme influent et très riche, quoique décati, il est vrai. L'homme est gentil et elle ne manquera jamais de rien. Qu'il soit âgé, un peu plus que légèrement alzheimerisé n'a en vérité que peu d'importance. Dans quelques jours, elle sera loin. Loin de celui qu'elle a aimé profondément, qui la fascine toujours autant par son charisme et sa voix, qui a fait d'elle sa chose, une chose qu'elle ne veut plus être. Cet amour non réciproque l'a consumée peu à peu, mais aujourd'hui, elle veut changer de vie. Father a sauvé le cirque, c'est vrai, mais elle ne lui doit plus rien. Il est temps qu'elle vive pour elle et peu importe comment.

J'ai presque 40 ans et je suis une femme, une mère... qui était encore il y a quelques temps complètement sous l'emprise d'un homme. J'ai obéi à toutes ses injonctions, même quand il me demandait de coucher avec d'autres hommes. Il m'aurait demandé de lui décrocher la lune, je serais allée la décrocher pour lui. J'étais accro mais désormais, c'est fini, je ne peux plus continuer comme ça, il est temps pour moi de partir.

Certes, Anaïs n'était pas folle de n'importe quel homme. Celui dont il s'agit est considéré par certains comme un Dieu vivant.

Mais la peur d'y laisser son âme a sans doute précipité sa décision. Elle vieillit, la ride qu'elle vient de voir apparaître n'est qu'une parmi tant d'autres.

La jalousie m'a longtemps dévorée. Je sais bien que Father me tolère encore car je suis la mère d'Anthony et que je m'occupe du cirque, mais après, lorsqu'il aura pris sa retraite, alors qu'advindra-t-il de moi ?

Alors, quand Father lui a proposé d'épouser quelqu'un qui ferait d'elle une femme riche, elle a sauté sur l'occasion.

Des angoisses, des doutes, des réticences, bien sûr qu'elle en a eus. Mais depuis, tout cela s'est envolé. Son futur mari est un homme charmant dans ses beaux jours, drôle qui plus est, et surtout, il ouvrira à la Congrégation des portes restées à ce jour fermées, dans la Haute Administration, et plus encore... Ancien ministre, cultivé, plutôt bien conservé pour son âge avancé, issu d'une famille huppée et bourgeoise, sans enfant, veuf non remarié depuis plus de dix ans, elle n'aurait pu rêver mieux... même s'il perd un peu la mémoire et qu'elle l'aurait aimé un peu plus jeune...

— Mon lapin, si tu savais comme je suis heureuse. Vraiment. T'épouser est la plus belle chose qui puisse m'arriver. Tu ne peux pas savoir le bonheur que c'est. La consécration de toute une vie, tu peux me croire. Tu vas voir comme cela va être beau. Je suis sûre que le chapiteau est somptueusement décoré. Oh, mon lapin, comment me trouves-tu ?

Anaïs tourne sur elle-même avec grâce pour faire admirer sa belle robe de mariée de couleur rouge – dentelle de Calais pour le bustier et tulle pour la jupe – à son prétendant invisible. En l'occurrence, un miroir de plain-pied. Elle poursuit pour elle-même :

— Je suis superbe !

Seule dans sa chambre à coucher, elle s'admire encore, virevoltant de-ci de-là, pareille à une danseuse tournoyant sur une valse de Johann Strauss.

— C'est mon jour ! Celui que toutes les petites filles attendent avec impatience dès leur plus jeune âge. Je vais épouser...

Elle rit.

— Mon prince charmant !

Elle pouffe. Son futur mari a tout de même plus de quatre-vingts ans, même s'il en paraît dix de moins.

Ce mariage est pour elle synonyme de liberté. Son rêve va enfin se réaliser.

J'ai tant espéré que ce jour arriverait.

Elle tourne encore sur elle-même en riant. De plus en plus fort. De plus en plus hystérique.

Soudain, on frappe à la porte.

Elle se précipite pour ouvrir et reste bouche bée.

Anthony!

Son visage semble soudain inquiet.

— Que fais-tu, ici, Anthony? Ne devrais-tu pas être en train de préparer le spectacle?

— Tu es superbe! Vraiment, je suis... Il a beaucoup de chance, le vieux! Je...

— Anthony, que fais-tu là, répète-t-elle, en mordillant ses lèvres non encore parées du rouge à lèvres qu'elle tient à la main.

— Quoi, mère, tu n'es pas contente de me voir?

— Si, si, mais... il faut que tout soit impeccable, et j'ai peur...

Anthony la bascule dans ses bras et l'embrasse sur la joue.

— Je suis venu pour te féliciter.

— C'est gentil, Anthony, mais...

— Sans blague, tu vas vraiment l'épouser le vieux croûton? insiste-t-il avec une moue de mépris.

— Arrête, Anthony. C'est ce qui a été convenu, et...

Anaïs appréhende avec angoisse le moment précis où son fils changera de visage. Docteur Jekyll et Mister Hyde. Depuis son plus jeune âge, Anthony souffre de bipolarité. Il peut avoir de soudaines réactions démesurées. Pour le moment, il est tout sourire, tout mielleux, charmant, mais soudain :

— Mais est-ce que tu penses un peu à moi? hurle-t-il, hors de lui, en la reposant sur le sol et en lui tournant le dos pour ensuite lui faire à nouveau face. Est-ce que tu as parlé à Father, au moins?

Anthony marque une pause, attendant une réponse qui ne vient pas, alors il enchaîne :

— Lui as-tu demandé pourquoi il veut me séparer d'Hélène? Tu sais qu'il l'a choisie pour prendre sa relève quand il partira? Et pourquoi, hein? C'est moi, son fils. Il n'a pas le droit! Et toi, toi, tu me lâches. Mais j'en ai assez. Moi aussi, je veux être applaudi et adulé comme lui. Je veux qu'on me vénère, je veux que...

Anaïs prend peur. Elle ne reconnaît pas le garçon qu'elle a mis au monde dans cet être arrogant et prétentieux. Elle pourrait lui balancer la vérité en plein visage, mais elle craint sa réaction.

Regarde-toi, Anthony, tu n'es pas prêt !

À cet instant, la porte de la chambre s'ouvre à la volée. Father fait irruption dans la pièce.

D'une élégance folle, en costume de lin blanc rehaussé d'une rose blanche à la boutonnière, il s'adresse à Anthony d'une voix calme mais autoritaire :

— Je te prie de sortir. Je dois m'entretenir avec Anaïs.

Les pupilles d'Anthony brillent d'une lueur mauvaise.

Il dévisage Father, observe ce front large et plat qui ne plisse pas, ses deux grands yeux noisette expressifs qui ne cillent pas, sa barbe blanche et ses longs cheveux blancs attachés par une lanière en cuir. Trapu, tout en muscles, avec un cou de taureau.

Face à Father, le jeune homme réalise qu'il ne fait pas le poids.

Furieux, il sort de la chambre en claquant la porte derrière lui.

— Je suis désolé, Anaïs. Je te promets que je lui expliquerai tout, soupire Father, en la prenant dans ses bras.

Anaïs ne répond pas. Elle est toute retournée par ce qui vient de se passer. Elle aurait voulu avoir le temps de discuter davantage avec son fils. Mais lui expliquer les raisons de la décision de Father serait lui révéler un secret qui l'anéantirait.

Non, ce n'est pas à moi de le faire.

— Tu dois lui parler, rétorque-t-elle, en le fixant droit dans les yeux. Father soutient son regard.

— Je le ferai. Promis.

— Maintenant.

— Bientôt. Nous avons ton mariage à célébrer d'abord, sourit-il.

Elle réajuste sa robe et pousse un long soupir de soulagement :

— Merci.

Elle jette un regard inquiet à son miroir et met la touche finale à sa coiffure : un diadème.

— Anaïs, viens là. Viens t'asseoir un instant. J'ai quelques papiers à te faire signer avant que tu ne prenes ton envol.

Il pose devant elle des tas de documents, expliquant :

— Celui-ci, c'est pour le voyage. Je vous ai pris des tas d'assurances, au cas où. Signe là.

Anaïs signe sans lire.

— Là, c'est pour l'hôtel. Ils ont besoin que tu signes d'avance les conditions générales. Et là, c'est une sorte de carte pour que tu puisses acheter ce que tu veux.

Anaïs continue à signer, désireuse d'en finir une fois pour toutes.

— Merci, c'est très généreux de ta part, Father.

— C'est normal. Je veux ton bonheur, susurre-t-il en caressant son épaule droite dénudée et en y déposant un baiser délicat. Là, c'est tout une série de documents pour attester que tu ne me dois plus rien.

Un quart d'heure plus tard, Anaïs repose le stylo. Satisfaite du devoir accompli.

Elle hausse les épaules.

Ce qui lui importe, c'est qu'elle va se marier et qu'elle ne sera plus redevable de quoi que ce soit envers Father. Le cirque est désormais à jour de ses dettes. Quant à Anthony, il a toujours eu l'obsession de ressembler à son père, et même pourquoi pas de prendre sa place. Mais il est bien trop jeune. Son comportement le prouve.

Anaïs s'inquiète pour lui, tellement plein d'illusions, de fierté. Si impétueux.

— Bravo. Allez, viens maintenant, c'est moi qui te conduis. Ne faisons pas attendre ton prince charmant.

Ils rient de bon cœur en montant dans la limousine blanche venue les chercher.

Quelques instants plus tard, Anaïs s'avance solennellement au son de l'orgue, au bras de Father, tremblante d'émotion. Ses pas marquent le tempo. Elle fixe un point devant elle. Son regard se trouble. Le voile en dentelle qui recouvre son joli visage la gêne quelque peu. Il frôle ses longs cils, l'obligeant à cligner des yeux et à larmoyer. Elle sourit et murmure : *Que du bonheur !*

Elle laisse dans son sillage un doux parfum de muguet, et sa traîne de deux mètres de long lui donne un air majestueux. Elle se sent belle. À ses côtés, Father lui sourit en lui tapotant la main. Les adeptes les saluent. Elle aperçoit Hélène, rayonnante entre Laurent et Anthony, qui lui sourit gentiment tandis que son fils garde la tête baissée.

Toujours furieux contre moi.

Elle se surprend à penser qu'elle n'a jamais vu le chapiteau aussi rempli et si bien décoré. Pour l'occasion, il a été transformé en Temple. Il y règne une ambiance particulière, un mélange de fantastique et de religieux. Chaque rangée de bancs est ornée d'un petit bouquet de roses blanches, symbole de pureté et de paix. Elle a insisté pour que son bouquet de mariée ait plus de neuf roses blanches, signe de l'amour éternel. Moins aurait laissé présager un mariage difficile. Certes, elle n'épouse pas une première jeunesse, mais elle espère quand même bien en profiter.

Devant l'autel, elle l'aperçoit. Son prince charmant, l'air perdu, se tient difficilement debout. Elle le rejoint, dépose sur sa joue un léger baiser et lui chuchote de s'asseoir. Il s'exécute. Anaïs note qu'il flotte dans son costume blanc et tremble.

Agenouillée sur le prie-Dieu, elle se recueille.

Une ombre du passé vient ternir son bonheur.

Avec ce mariage, j'éponge mes dettes. Comme j'ai été stupide de croire un seul instant que la Congrégation accepterait de nous prêter de l'argent sans contrepartie.

Elle a tant rêvé de cet instant, imaginant alors épouser le père de son fils.

Voyons, Anaïs, un homme d'Église ne se marie pas.

Oui, mais il fait des enfants !

– 4 –

DEAUVILLE – NOVEMBRE 1990

Allongé sur son lit, l'Homme rêve.

*

* *

Sa fille crie en lui sautant au cou tandis qu'il franchit la porte d'entrée :

— *Papa, Papa ! Je vais au mariage de tante Rita ! Regarde la jolie robe que maman m'a offerte !*

La petite tourne sur elle-même.

— *Tu es très belle, ma chérie. Et vous partez quand avec maman ?*

— *Ce week-end.*

— *!?*

Plus tard, avec son ex-femme :

— *Quand avais-tu l'intention de me le dire ?*

— *Quoi ?*

— *Que tu emmenais ma fille loin de moi.*

— *Hélène est également ma fille, que je sache, et il s'agit du mariage de ma sœur. Alors oui, je l'emmène.*

— *Tu ne me demandes pas mon avis ?*

— *Non. Je devrais ?*

— *Il me semble quand même que la moindre des choses...*

— *C'est le mariage de Rita. Tu pourrais comprendre, non ?*

— *Ce que je comprends parfaitement, c'est que tu n'en fais qu'à ta tête. Mais je te rappelle que j'ai également l'autorité parentale sur ma fille et que j'ai donc mon mot à dire.*

— *Quoi, tu veux empêcher ta fille d'aller à un mariage traditionnel où elle va beaucoup s'amuser et rencontrer pour la première fois ses cousins ?*

— Je...

Il est sur le point de répondre, mais l'intervention de la petite fille le coupe dans son élan :

— *Papa, tu veux bien, hein ? Ça sera super. S'il te plaît, mon petit Papa, s'il te plaît, dis, oui !*

Devant l'insistance d'Hélène, il ne peut que s'incliner.

L'Homme hurle comme un damné. Il se réveille, blême et en sueur. Se lève pour se passer de l'eau sur le visage.

Un cauchemar. Le même. Toujours.

Après le drame, il s'était rendu sur place. Il avait voulu consulter le dossier de l'enquête, mais les policiers interrogés lui avaient tous répondu la même chose :

— Vous n'êtes pas compétent ici et de toute manière, le dossier est vide. L'omerta, vous connaissez ?

Il s'était heurté au mur du silence. Il ne s'était pas pour autant découragé. Il avait fait du porte-à-porte, interrogé les voisins, allant d'une maison à une autre sur les lieux du crime, mais les habitants avaient peur, refusaient d'ouvrir leur porte à un étranger et allaient même jusqu'à fermer leurs volets sous ses yeux.

Le troisième jour de son séjour, le propriétaire de sa chambre d'hôtel était venu frapper à sa porte en pleine nuit.

Etonné, l'Homme lui avait ouvert, à demi-ensommeillé.

La soixantaine bien tassée, le regard triste, portant une perruque brune pour cacher sa calvitie, l'hôtelier, tremblant, lui avait tendu un petit colis enrobé dans du papier journal :

— Pour vous de la part des Bartolonais.

Et lui avait glissé entre les mains, une enveloppe blanche en lui murmurant :

— Brulez-là ensuite.

— Merci, avait chuchoté l'Homme à son tour avant de fermer la porte derrière lui.

Assis sur son lit à ressorts qui grinçait, il avait observé tour à tour l'enveloppe et le colis et avait décidé de commencer par ouvrir l'enveloppe.

Une lettre manuscrite.

« *Rentrez chez vous. Celui que vous cherchez est le prochain sur leur liste. Angelo Matuzzo.* »

Matuzzo ? Le signataire ou leur prochaine victime ? Peut-être que le colis m'en dira davantage.

Il l'avait ouvert et ce qu'il avait découvert l'avait horrifié :
Un petit cercueil avec son nom gravé dessus.

*
* *

Je ne veux pas... Ses parents sont policiers...

Mais il n'a pas le choix.

Risqué, très risqué, a-t-il dit à son commanditaire.

Mais celui-ci a ri et s'est moqué de lui :

— T'as peur ? T'es une poule mouillée !

Et il a ri encore de plus belle.

— Je veux cette gamine. Il me la faut. Ne discute pas.

Il l'a choisie, impossible de le faire changer d'avis.

Il lui a donné toutes les informations nécessaires. Il connaît l'adresse.

L'Homme a très peu de temps pour se préparer. Il faut aller vite. Une opportunité s'offre à lui qu'il ne peut pas laisser passer.

— Elle sera seule avec la gamine.

Il n'a pas des semaines devant lui pour concevoir son plan. Tout doit aller très vite.

Ne pas attirer l'attention des voisins, encore moins celle des parents.

Il emprunte une vieille Peugeot 205 noire qu'il a récupérée sur un parking, puis passe une première fois dans la rue, à la nuit tombée, lentement, pour jeter un coup d'œil aux alentours, puis à la maison. Une simple mission de repérage. Il note mentalement que, de la rue, on a une vue d'ensemble sur le jardin et la maison, entourés d'un grillage vert bouteille, que le petit portillon est facilement franchissable pour un homme de sa taille, mais que la fenêtre de la cuisine, allumée, a l'inconvénient de donner sur le jardin.

Le jour J, à sa demande, son commanditaire lui fournit une voiture avec le volant à droite, côté de la rue où se trouve située la maison. Il aurait quand même préféré un véhicule moins voyant.

Malheureusement, c'est un vieux taxi anglais. Un *black Cab* de Londres.

— Mais...

— Il est parfait, tu verras. C'est un TX, plus moderne que le FX4, mais toujours aussi manœuvrable. Personne n'ira imaginer que l'on puisse enlever une enfant dans un tel véhicule.

Il fait contre mauvaise fortune bon cœur. Après tout, l'autre a peut-être raison.

Ce soir-là, il est à peine 17 heures quand la nuit commence à tomber. L'automne est désormais installé. Les arbres ont perdu la majorité de leurs feuilles qui tapissent les sols et jardins. Mais le froid n'est pas encore là.

Il passe lentement devant la maison : l'Enfant joue dans le jardin. Elle ramasse justement des feuilles pour faire un lit à ses poupées. Sa mère s'affaire en cuisine. Il l'aperçoit à travers la vitre. Il est sur le point d'accélérer et de s'éloigner lorsqu'il la voit se précipiter vers le fond de la maison. Une telle aubaine ne risque pas de se reproduire. Il pile net, sort de la voiture en laissant sa portière ouverte, franchit prestement d'une enjambée le portillon sous l'œil surpris de l'Enfant qui reste bouche bée quand ce géant la prend dans ses bras et l'emmène.

C'est un jeu !

Elle lui sourit et tend les bras vers ses jouets en agitant ses mains.

Comprenant ce qu'elle cherche à lui dire, il pivote à toute vitesse et saisit les doudous que l'enfant serre aussitôt contre elle.

Il la dépose dans une sorte couffin et, de peur qu'elle ne se mette brusquement à hurler, lui applique sur la bouche un coton imbibé de chloroforme.

Un jeu d'enfant.

Après quoi, il reprend sa place derrière le volant et démarre.

L'opération n'aura pas pris plus d'une minute.

2009 – PRÈS DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

C'est le moment que Madame de Maintenant et Dana ont attendu toute la journée.

18 heures précises. Dana est surexcitée. Une vraie pile électrique.

Lorsqu'elle avait appris par hasard que le cirque allait s'installer dans le parc du château de Madame de Maintenant, elle n'avait pas hésité à frapper à sa porte pour proposer ses services.

Pour rien au monde, elle n'aurait loupé ce moment.

La plus belle aventure de ma vie.

Elle sourit et finit de mettre la touche finale à sa tenue : une rose dans ses cheveux.

Elle touche au but car elle n'aspire qu'à être des leurs.

Elle se dépêche, dévale les escaliers après avoir jeté un dernier coup d'œil au miroir à pied de sa chambre, et rejoint Madame de Maintenant qui l'attend déjà dans la voiture.

Elle s'est habillée pour le mariage : Jeans et baskets relativement propres. La seule tenue correcte dont elle dispose.

À côté de Madame de Maintenant qui porte un tailleur-jupe dans les tons verts, Dana fait pâle figure. Elle espère que son père la reconnaîtra. Parce qu'elle, elle ignore tout de lui.

Devant le chapiteau paré pour l'occasion, Dana est anxieuse.

Sera-t-il là ? Comment saurai-je le reconnaître ?

Elle craint de passer à côté de celui qu'elle cherche depuis toujours. Elle sait qu'il sera là ce soir. Son père naturel. Elle connaît son nom.

Anthony s'avance à leur rencontre pour les accueillir et les entraîne à l'intérieur du chapiteau transformé en Temple. Un mélange d'odeurs les submerge. Dana inspire profondément, tentant d'analyser chaque exhalaison : les fleurs tout d'abord, l'encens ensuite, et aussi un parfum douxereux... la rose. Celui de Mimi. Il y a aussi du patchouli...

— Viens, on va se mettre au premier rang, propose Mimi. Comme ça, on pourra voir toute la cérémonie.

— Comme c'est beau, observe Dana fascinée par la décoration du Temple.

Celui-ci se remplit d'ailleurs très vite.

— Je me demande s'il ne fallait pas se mettre en blanc ? s'inquiète Dana, en regardant autour d'elle.

— Ce sont des disciples, Dana, lui précise Madame de Maintenant. Comme moi.

— Des disciples ?

— Oui, je t'expliquerai plus tard. Il faut s'asseoir. Ça va commencer.

À cet instant, des chants mélodieux s'élèvent, emplissant la salle d'une profonde béatitude.

Particulièrement élégant, Father s'avance vers les mariés.

— C'est Father, déclare Mimi d'une voix remplie d'émotion.

Il rejoint la scène et prend le micro que lui tend un jeune homme.

— Tu viens de voir Anthony, précise encore Mimi à sa protégée, Observe bien Father. Cet homme est fantastique. J'avais hâte de le revoir. Mon défunt mari le vénérât comme un véritable Dieu. Regarde-les tous. Ils sont fascinés.

Dana dévisage les fidèles autour d'elle et constate que Madame de Maintenant a raison.

Father lève les bras en l'air pour saluer les cieux et tous entonnent :

— Father, Father.

Soudain, il fait signe à l'assistance de s'arrêter. Une fois le silence revenu, il déclare :

— Mes très chers frères, mes très chères sœurs. Oublions pour le moment les malheurs de ce monde pour nous concentrer sur le bonheur de deux êtres qui s'aiment pour le meilleur et pour le pire. Accueillons chaleureusement Joseph et Anaïs.

Tout au spectacle, Dana marmonne :

— Ils sont beaux, mais...

— Superbes.

Le marié, à bout de forces, ne tarde pas à s'asseoir.

La mariée conserve la main de son mari dans la sienne tout le long de la cérémonie, buvant les paroles de Father.

— Je vous bénis. Allez en paix ! lance-t-il pour finir.

Les époux font à présent face aux disciples et sont accueillis par des hourras et des applaudissements. Une musique aux accents rock se fait entendre et les organisateurs transforment peu à peu le « Temple » en piste de danse, retirant les bancs un à un pour les placer dans un coin du chapiteau.

— C'était très émouvant, hein, Mimi ?

— Tout ça, c'est grâce à Father. C'est grâce à lui que nous sommes encore en vie. Father ne se contente pas des médicaments sur le marché, il prend en compte toutes les autres médecines du monde aussi bien celles issues des dernières découvertes que celles puisées dans la sagesse des Anciens. Il m'a guéri de mon asthme crois-le ou non, mais je t'assure que c'est vrai, avec des herbes et un peu d'hypnose. La Congrégation nous préserve, nous protège du monde extérieur et de ses maux. Prions très fort. Father nous répète sans cesse que nous devons avoir la foi. Nous devons rester unis. Grâce à Father, nous avons trouvé un équilibre. Nous nous suffisons à nous-mêmes. Nul besoin de télévision, de radio, de l'Internet pour savoir ce que le monde devient. Les nouvelles sont constamment mauvaises : un attentat par-ci, un virus par-là, la guerre encore ailleurs... L'homme est un loup pour l'homme. Il ne connaît que Jalousie, Haine, Souffrance. Alors que nous, au sein de notre Congrégation, nous avons retrouvé l'Amour, la Paix, la Joie. Certes, ce paradis a un prix, mais nous sommes tous prêts à faire des sacrifices pour conserver ce bien-être terrestre.

Surprise, Dana dévisage Mimi qui semble s'être perdue dans un monde dont elle ignore tout.

Elle est carrément partie !

Dana sourit. Elle se concentre sur la salle.

Mon père est-il là ? Qui pourrait bien me le dire ? J'ai hâte de le rencontrer.

DEAUVILLE — MAI 1990 — SUZANNE DURET

À quelques mètres de la mairie de Deauville, les lumières des réverbères projettent leurs ombres discrètes dans la rue à sens unique, peu fréquentée par les voitures.

Le jour s'étire de tout son long, promettant de belles soirées.

Devant la porte d'entrée restée grande ouverte d'une maison à colombages, on distingue trois véhicules de police garés le long du trottoir, les feux allumés.

À l'intérieur, règne une grande effervescence.

À l'étage, le capitaine de police Suzanne Duret est agenouillée devant le lit de sa fille, une peluche d'éléphant gris serrée entre ses bras.

— Mon Dieu... Cindy, Cindy, mon petit cœur, mon bébé. Rendez-la-moi. Rendez-la-moi!

Tout son corps est secoué de spasmes, de sanglots et de hoquets saccadés. Sa tête brune dodeline de gauche à droite en signe d'incompréhension, niant l'évidence. Elle n'entend pas ce qui se passe dans la pièce d'à côté.

Tout cela ne peut pas être vrai. Ce n'est pas possible. Pas possible.

Elle est incapable de réagir. Un policier s'approche d'elle et pose une main délicate sur son épaule. Sans le voir, elle devine à la fragrance de vétiver qu'il s'agit du capitaine Di Venice. Un ami de promotion de son ex-mari.

Suzanne aime sa gentillesse, la douceur de son regard, ses yeux couleur noisette qui s'illuminent avec bonté.

Di Venice la prend délicatement dans ses bras, comme si elle était une fleur fragile, une rose en cristal sur le point de se briser en mille morceaux, et la console tout en lui chuchotant :

— Je te promets qu'on va la retrouver. Qu'est-ce qui s'est passé?

Rien, a-t-elle envie de lui crier. Rien du tout!

C'est un cauchemar, je vais me réveiller.

— Sois forte, Suzanne, reprend son ami avant de l’emmener s’étendre dans sa chambre. Je te laisse un instant, je vais rejoindre les enquêteurs. Ça va aller ?

La jeune femme murmure quelque chose qu’il n’entend pas. Il répète sa question.

— Oui.

Sa voix est enrouée, à peine audible.

Une fois la porte refermée derrière lui, Suzanne s’écroule de nouveau, incapable de rassembler ses souvenirs, tout à sa douleur de mère.

Elle porte délicatement à ses narines l’un des doudous de sa fille, hume l’odeur encore présente de son bébé, les yeux fermés, et s’étend sur son lit en boule, ses cheveux bruns cachant son visage inondé de larmes.

— Suzanne, Suzanne !

On m’appelle. Cette voix. Bernard.

Son ex-mari. Le père de Cindy.

Lui aussi est policier. Au même grade qu’elle, celui de capitaine, dans le même commissariat.

Comme si son esprit s’échappait de son corps, Suzanne a l’impression de planer au-dessus de la pièce.

Le monde s’est arrêté de tourner. Le temps aussi.

Un voile blanc passe devant son regard hagard.

Je suis morte. On m’a tuée.

*

* *

Quelques minutes auparavant – Bernard Ramel

Lorsque Bernard Ramel sent son téléphone vibrer dans sa poche de jeans, il peste.

Suzanne. Qu’est-ce qu’elle me veut encore ?

Gêné, il sort de la salle où il se trouve pour prendre l’appel et perçoit quelques bribes de phrases entrecoupées de sanglots :